

PÉCHÉS MATERNELS
et autres pièces courtes

DU MÊME AUTEUR

AUX ÉDITIONS THÉÂTRALES

LE BAISER DE LA VEUVE et LE PREMIER, 1984, puis 2002

L'INDIEN CHERCHE LE BRONX et LE RESCAPÉ, 1987

DIX PIÈCES COURTES, 1995

(SUCRE D'ORGE, LES RATS, CLAIR-OBSCUR, ACROBATES, STAND DE TIR, LA MARELLE,
LE SOIXANTE-QUINZIÈME, DIDASCALIES, LE CHAMPION DE BASKET À LA RETRAITE,
LA COURSE DU PREMIER MAI)

STAND DE TIR, 1995

QUAND MARIE EST PARTIE et L'AMOUR DANS UNE USINE DE POISSONS, 1997

JOHN A DISPARU ET AUTRES PIÈCES COURTES, 2005

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

QUELQUE PART DANS CETTE VIE, L'Avant-scène théâtre, 1990

LA MARELLE ET DIDASCALIES, L'Avant-scène théâtre, 1993

DES RATS ET DES HOMMES, L'Avant-scène théâtre, 1994

LEBENSRAUM (ESPACE VITAL) et LES SEPT FAMILLES, L'Avant-scène théâtre, 1998

VOYAGE ENTRE PÈRE ET MÈRE, TERMINUS, L'Avant-scène théâtre, 1999

TROIS SEMAINES APRÈS LE PARADIS, L'Avant-scène théâtre, 2002

LES POINGS QUI VOLENT, L'Avant-scène théâtre, 2003

ISRAËL
HOROVITZ

PÉCHÉS MATERNELS
et autres pièces courtes

éditions

THEATRALES

La représentation des pièces de théâtre est soumise à l'autorisation de l'auteur, de ses ayants droit ou de ses ayants cause. Avant le début des répétitions, une demande d'autorisation devra être déposée auprès de l'auteur, de son agent ou de la SACD.

L'auteur est représenté dans les pays de langue française par MCR, Agence littéraire. Marie-Cécile Renauld, 20 passage de la Bonne Graine 75011 Paris, info@paris-mcr.com. Les présentes œuvres sont protégées par les lois sur le droit d'auteur et le copyright. Toute reproduction ou représentation totale ou partielle non autorisée par l'auteur ou ses représentants fera l'objet de poursuites.



Photos de couverture : © Christopher Lowden

Sins of the Mother © Israël Horovitz, 2003

Free Gift © Israël Horovitz, 1996

Three Weeks After Paradise © Israël Horovitz, 2001

A Mother's Love © Israël Horovitz, 2002

© 2006, éditions Théâtrales,
20, rue Voltaire, 93100 Montreuil-sous-Bois

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

ISBN : 2-84260-202-1

SOMMAIRE

Péchés maternels	9
Sans obligation d'achat	37
Trois semaines après le paradis.....	63
Un amour de mère.....	87

PÉCHÉS MATERNELS

(Sins of the Mother)

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Nathalie Gouillon

PERSONNAGES

BOBBY

DOUGGIE

FRANKIE

DUBBAH

Créée en avril 2005 au Théâtre du Sphinx à Nantes. Mise en scène de Patrice Fourreau avec Jacques Kalbache (Bobby), Ivan Gouillon (Douggy), Philippe Saïd (Frankie) et Michel Laforest (Dubbah).

Dans le noir, on entend des cris de mouettes au loin. Puis un roulement de tonnerre. Puis trois coups de tonnerre menaçants. Puis musique... Un seul instrument (violoncelle par exemple), triste et lent.

Lumières sur la salle de réunion de Stevedore Union, tôt le matin, juste après le lever du jour.

Les murs sont peints en vert, nus, miteux, ils ont connu des jours meilleurs. Une porte et une fenêtre en évidence au fond de la scène. Il peut y avoir un tableau de bateau de pêche bien visible, et des panneaux de sécurité.

La pièce est vide, à l'exception de cinquante chaises pliantes. Beaucoup sont rangées contre le mur. Les autres sont ouvertes, disposées de façon aléatoire. On doit avoir l'impression qu'il y a eu de grandes réunions dans cette salle il y a quelques années, mais plus ces derniers temps.

On découvre Bobby Maloney, environ cinquante-cinq ans, grisonnant, costaud, face à Douggie Shimmatarro, presque la trentaine, beau gosse, costaud. Les deux hommes portent de gros vêtements de travail pour l'hiver, des bottes, des bonnets de laine. Bobby vient juste d'arriver, il finit de boire un café dans un gobelet en carton. Son lourd manteau d'hiver est posé sur une rampe. Douggie porte son manteau sur le bras.

Ils engagent la conversation...

BOBBY.— Tu t'appelles Douggie ?

DOUGGIE.— Douglas. Ouais, Douggie.

BOBBY.— T'es pas le frère de Evvie Shimmatarro ?

DOUGGIE.— Le frère de Evvie Shimmatarro est plus vieux que moi.

BOBBY.— Le frère de Evvie Shimmatarro s'appelle Douggie, non ?

DOUGGIE.— Ouais, mais il est plus vieux.

BOBBY.— Ouais, mais vous vous appelez tous les deux Douggie Shimmatarro ?

DOUGGIE.— Ouais, d'accord, mais il est plus vieux que moi.

BOBBY.— Mais y a pas un autre Douggie Shimmatarro à Lanesville ? Le fils cadet de Richie Shimmatarro ?

DOUGGIE.— J'en ai entendu parler. Ce sont d'autres Shimmatarro.

BOBBY.— Donc tu dis qu'il y a trois Douggie Shimmatarro qui vivent à Gloucester ?

DOUGGIE.— Trois d'après ce que je sais.

BOBBY.– C'est ridicule !

DOUGGIE.– Il peut y en avoir plus. J'ai pas remis les pieds à Gloucester depuis le lycée.

BOBBY.– Comment ça se fait ?

DOUGGIE.– J'ai déménagé.

BOBBY.– Tes vieux ont déménagé ?

DOUGGIE.– Juste moi.

BOBBY.– Comment ça se fait ? Pour la fac ?

DOUGGIE.– Non. Euh, ouais. J'ai fait un an dans un centre universitaire en Floride.

BOBBY.– Dans quel coin ?

DOUGGIE.– Pas loin de Key West.

BOBBY.– J'avais un cousin basé là-bas, dans la marine. Même nom que moi : Bobby Maloney.

DOUGGIE.– J'ai connu un Billy Maloney quand j'étais petit... L'habitait dans l'est de Gloucester, Traverse Street. Son père était plombier.

BOBBY.– Ce sont d'autres Maloney. Nous, on était à l'ouest de Gloucester. J'avais un oncle à Riverdale. Électricien. Cape Ann Electric. Mais c'était du côté de ma mère.

DOUGGIE.– Je crois que je me souviens de sa camionnette.

BOBBY.– Jaune, avec un homard fluo peint sur la porte.

DOUGGIE.– Je crois bien.

BOBBY.– Alors, qu'est-ce qui t'a fait revenir ?

DOUGGIE.– Chais pas. (*un temps*) Ça fait un moment. (*un temps*) J'ai vu qu'ils passaient *En pleine tempête* à la télé, ça m'a fait réfléchir.

BOBBY.– Sur les tempêtes ?

DOUGGIE.– Sur Gloucester.

BOBBY.– C'est un navet, ce film.

DOUGGIE.– Ouais, mais y avait des bateaux. (*il marque une pause, puis*) L'anniversaire de ma mère, peut-être. Chais pas. C'était le moment. Gloucester m'a manqué tout d'un coup, je crois.

BOBBY.— C'est sûr ! C'est beau, ici. La plage et tout. Ça vaut l'coup d'êt' vu ! Pa' en c'moment, pa' l'hiver. C't'hiver a été terrib' !

DOUGGIE.— Sale temps dehors. Il neigeait, avec de l'orage et des éclairs, quand j'ai pris ma voiture jusqu'ici.

BOBBY.— L'pire des hivers depuis treize ans.

DOUGGIE.— Il paraît.

BOBBY.— Au moins, ça tuera les sconces. (*il explique*) Avec ces hivers doux, y mouraient plus.

DOUGGIE.— Alors, vous voyez des sconces ?

BOBBY.— Des sconces, des ratons laveurs, des renards, y a qu'à demander. Y en a partout. C'est l'bon côté de c't'hiver, ça va tuer plein de bestioles. (*un temps*) T'es revenu quand ?

DOUGGIE.— Ici ? Je viens de rentrer. Il y a trois jours.

BOBBY.— C'est qui, tes parents ?

DOUGGIE.— Ils sont morts.

BOBBY.— Désolé de l'entendre.

DOUGGIE.— Merci.

BOBBY.— J'ai cru qu't'avais dit que c'était l'anniversaire de ta mère.

DOUGGIE.— C'est vrai.

BOBBY.— Alors t'as d'autres parents dans le coin qui te logent ?

DOUGGIE.— Nan. Plus personne. Mes frères et sœurs sont partis d'ici avant moi. J'habite chez une ex-copine.

BOBBY.— Oh, d'accord. (*il sourit*) C'est bien. (*puis*) Tes vieux étaient à Traverse Street ?

DOUGGIE.— Mes vieux ? Nnt, nnt. Mes vieux habitaient près du fort.

BOBBY.— Ton père était docker ?

DOUGGIE.— Je crois qu'il a déchargé quelques camions quand il était jeune.

BOBBY.— Alors qu'est-ce qu'il faisait ?

DOUGGIE.— Je crois qu'il découpait du poisson à l'usine, surtout. Il est mort jeune.

SANS OBLIGATION D'ACHAT

(Free Gift)

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Nathalie Guillon

PERSONNAGES

HEATHER

ROSELLE

*Lue au Festival d'Arlempdes en juillet 2003 avec Jocelyne Isaac (Roselle) et
Lolita Tergemina (Heather).*

Dans le noir, on entend la musique de Paul Simon, Born at the Right Time. Lumières sur un salon, un appartement à Greenwich Village ; jour. Un canapé, une table basse, une étagère, un grand piano... que des antiquités.

On découvre Heather, qui regarde des photos encadrées, sur l'étagère, du même petit garçon à des âges différents (jusqu'à neuf ans).

On entend...

ROSELLE.– *(voix off)* Je n'arrivais pas à décider entre thé et café, et la cuisine est tout en bas, alors j'ai fait les deux.

Roselle entre, portant un plateau, sur lequel sont posés une cafetière, une théière, des tasses, des soucoupes, une assiette de biscuits, un sucrier, etc.

Note : Roselle parle avec l'accent anglais.

ROSELLE.– Qu'est-ce que vous prendrez ?

HEATHER.– Du thé, s'il vous plaît.

ROSELLE.– *(posant son plateau sur la table basse)* C'est agaçant.

HEATHER.– Je suis désolée.

ROSELLE.– Je savais que vous étiez plutôt thé ! Je veux dire, vous avez un genre à boire du thé. J'aurais dû suivre mon intuition.

HEATHER.– C'est ma tenue de travail. Je porte des choses plus confortables à la maison... les week-ends. *(Roselle fixe Heather, un temps, puis)* Je suis plus ou moins allergique au café.

ROSELLE.– Vraiment ?

HEATHER.– Ça me donne mal à la tête.

Roselle fixe Heather de nouveau. Cette fois, Heather le remarque. Il y a un silence embarrassé entre les deux femmes. Puis...

ROSELLE.– Sucre.

HEATHER.– Pardon ?

ROSELLE.– Vous prenez du sucre ?

HEATHER.– *(riant nerveusement)* Ah oui, bien sûr ! Je n'avais pas compris ! Non... merci, non.

ROSELLE.– J'aurais pu m'éviter de monter ça aussi ! *(elle sert le lait, puis le thé ; une pendule sonne)* Il est déjà deux heures et quart ?... Je n'aurai pas beaucoup de temps. Mon fils sort de l'école à trois heures. Une fois qu'il est rentré, la conversation devient impossible.

HEATHER.– Vous allez le chercher à l'école ?

ROSELLE.– Non. Il rentre à pied, tout seul. *(un temps)* L'école est juste au coin de la rue. *(elle montre d'un signe de tête les photos du petit garçon sur l'étagère)* Il est en CM1.

HEATHER.– Comment s'appelle-t-il ?

ROSELLE.– Maximilien. Nous l'appelons Max.

HEATHER.– Oh.

ROSELLE.– Maximilien était le nom de mon père.

HEATHER.– Oh.

ROSELLE.– Il a été adopté... *(elle explique)* Mon fils, pas mon père. *(elle rit, puis, comme pour se justifier...)* Ma mère enseignait l'anglais au collège. En fait, elle est anglaise. *(elle montre les photos d'un mouvement de la tête)* Je suppose que c'est évident...

HEATHER.– Que votre mère enseignait l'anglais au collège, ou qu'elle était anglaise ?

ROSELLE.– *(elle rit)* Vous auriez dû être la fille de ma mère ! *(un temps)* C'est évident qu'il a été adopté. Max... Mon fils.

HEATHER.– Oui... À moins bien sûr que...

ROSELLE.– Oh, non... Andrew était blanc. Complètement blanc.

HEATHER.– Oui, alors, dans ce cas...

ROSELLE.– Je n'ai pas d'autre enfant. Nous !... J'aurais dû dire « nous »... Nous n'avons pas eu d'autre enfant que Max.

HEATHER.– Oh.

ROSELLE.– Max est en CM1... Au coin de la rue.

HEATHER.– Oui. *(Roselle observe Heather en silence un court moment, puis)* Vous avez dit autre chose ? M'avez-vous... comment dire... posé une question que je n'aurais pas entendue ?

ROSELLE.– Non.

HEATHER.– Ça m'arrive souvent. Je pense trop. Quelquefois, je lève les yeux et les gens sont là, à me regarder, en attente d'une réponse à une question que je n'ai pas entendue.

Les deux femmes se sourient. Puis...

ROSELLE.– Encore un peu de thé ?

HEATHER.– Ça va.

ROSELLE.– Alors, qu'est-ce que j'ai gagné ? (*Heather lève les yeux, Roselle explique*) C'est ce que disait le bulletin que j'ai envoyé. Enfin, je crois que c'est ce que disait le bulletin que j'ai envoyé.

HEATHER.– C'est exact. (*elle prend un livre dans son sac, le pose sur la table basse*) Un agenda de bureau...

ROSELLE.– Très joli.

HEATHER.– Reliure cuir. C'est du cuir véritable. Pleine peau.

ROSELLE.– Une vache est morte pour que je puisse avoir un agenda de bureau ? Je suis sûre que ça, ça n'était pas dit sur le bulletin. (*regardant l'agenda*) Très joli.

HEATHER.– Avec les compliments de la maison.

ROSELLE.– Il n'y a pas... Comment dire ?... D'obligation d'achat ?

HEATHER.– Absolument pas, non.

Elle rit.

ROSELLE.– Qu'est-ce qu'il y a de drôle ?

HEATHER.– Rien... C'est juste que vous ne savez pas ce que je vends, non ?

ROSELLE.– C'est vrai. Je n'en sais rien. Je suis juste un peu nerveuse à l'idée d'accepter des cadeaux et de me sentir... obligée, vous comprenez. Mon mari refusait systématiquement tous les cadeaux, même les cadeaux d'anniversaire.

HEATHER.– Il était politicien ?

ROSELLE.– Mon mari ? Non. C'est seulement qu'il n'avait confiance en personne. Mais vous avez l'air si gentil. (*elle sourit*) Que vendez-vous ?

HEATHER.– Des assurances vie.

ROSELLE.– Ah, je vois.

HEATHER.– Ça excite toujours beaucoup les gens.

ROSELLE.– Quand vous leur dites ?

HEATHER.– Oui, quand je leur dis.

TROIS SEMAINES
APRÈS LE PARADIS

Une voix de new york

(Three Weeks After Paradise
[A voice from New York])

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Jean-Paul Alègre et Nathalie Gouillon

PERSONNAGE

L'HOMME

NOTE DE L'AUTEUR

Entre les temps, on entend le carillon d'une horloge ou peut-être d'une église. Un violoncelle peut être utilisé en solo pour souligner le texte. Le musicien peut être présent sur scène et jouer de différents instruments. Il peut également ajouter des effets de sons appropriés. Dans le texte, de toute façon, seuls le violoncelle et le carillon seront utilisés pour indiquer les transitions.

Attention ! Résistez s'il vous plaît à la tentation d'utiliser des sons ou des images vidéo de la tragédie.

Créée à l'Espace 44 (Lyon) en janvier 2002. Mise en scène de Sandrine Bauer avec Philippe Saïd.

Noir. Un violoncelle joue en solo, triste et fantomatique.

Lumière sur un homme, debout en avant-scène, dos au public. Il regarde en l'air. Après quelques instants, il se retourne face au public et parle.

L'HOMME.– Ça a disparu. Ça a toujours été là depuis que je suis new-yorkais, mais maintenant ça a disparu.

Carillon.

J'ai voulu me faire interner dans un asile de fous, aujourd'hui. Je ne peux pas arrêter les cauchemars de nuit comme de jour. Je suis dans un avion, je plaque les pirates de l'air au sol. Je suis Superpapa qui sauve tous les enfants de la Terre. Je me fais des variations de rêve sur ce thème dix à quinze fois par jour. J'ai été tailladé à coups de cutter, mais personne ne peut m'arrêter. Je vais piloter cet avion jusqu'à Newark et le ferai atterrir tout en douceur. Tous les passagers m'applaudiront debout. Même les pirates de l'air seront impressionnés.

Je refuse de révéler mon nom. Je suis Le Mystérieux, L'Anonyme Superpapa, un Héros discret.

Un temps.

Je suis indigné par les sourires de mes enfants, la bonne humeur de ma femme. Ne sentent-ils pas comme moi l'odeur de la mort dans l'air ? Et les deux mille photographies sur le « Mur des personnes disparues », juste devant chez nous, à l'hôpital Saint-Vincent, et à l'École Nouvelle, et à la pizzeria *Chez Ray* ? Ne voient-ils pas la terreur dans ces deux mille paires d'yeux ? Les dix mille larmes d'incrédulité ? Et les familles en pleurs comme autant de miroirs qui fixent les annonces : « Avez-vous vu Muriel Siskopoulos ? », « Disparu : Adel Zakhary », « Avez-vous vu Christian Maltby ? » – les yeux des spectateurs se font l'écho de la terreur et de l'incrédulité des victimes.

Ma propre famille est-elle si froide qu'elle peut mettre le chagrin de côté ne serait-ce que pour un sourire d'un millième de seconde ?

Un temps.

Qu'en est-il des restes de six mille corps au Point Zéro, à dix minutes de jogging de chez nous, qui se décomposent, envoyant des frissons de délice à un monde de rats d'égout en mal d'affection ?

Carillon.

Je vois un policier, aujourd'hui. Il n'a pas plus de quarante ans, moustachu, pimpant. Je suis sorti courir, ce qui me permet un moment de fuir le désespoir. Il est seul au coin de la 9^e Avenue et de la 17^e Rue, à garder Dieu seul sait quoi. Il a l'air si triste. « Ça va ? », je lui demande, même si ce n'est que pour lui faire savoir qu'il n'est pas invisible. « Pas terrible », il répond. « Pas terrible », et il se met à sangloter, se détourne. Je lui touche le bras et continue ma route, lui permettant une illusion de dignité. Un policier qui pleure ?

Se peut-il qu'il soit le même porc que j'ai tant détesté en soixante-huit ?

Carillon.

Ma plus jeune fille, Hannah, qui est élève au lycée de La Guardia, à cinq kilomètres du World Trade Center, me raconte cette histoire. Le matin du 11-Septembre, juste après que la nouvelle a fait exploser les ondes, une mère appelle de son portable sa fille de quinze ans, depuis son bureau dans la tour nord. La fille est à l'école voisine de celle d'Hannah, en cours d'arts plastiques et elle est glacée de terreur depuis qu'elle a entendu la nouvelle de l'attaque, sachant que sa mère travaille au cent unième étage du World Trade Center. « Dieu Merci ! tu vas bien Maman », gémit la petite dans un soulagement joyeux. « Je ne vais pas bien », dit la mère en pleurant. « J'appelle pour te dire adieu. »

Un temps.

Un tel drame ne s'invente pas. Il nous est imposé. Trop triste pour ne pas être vrai.

Carillon.

Mon fils cadet, Oliver, était au lycée Stuyvesant, juste de l'autre côté de la rue, en face de tout ça.

Quand le premier avion percute, les gamins se ruent aux fenêtres. Ils regardent le deuxième avion s'écraser, puis ils voient les gens qui choisissent entre le feu et le pavé, sautent, et ce couple de virgules qui se tient par la main. Télé réalité extrême, mais pas de filet de trapéziste en vue. Ils regardent tomber la tour, puis l'autre tour s'effondrer. Ils assistent à toute l'amputation. Où vont-ils stocker ces nouvelles informations dans leurs jeunes âmes pleines d'espoir ?

Un temps.

Ma femme et moi entendons l'avion à quelques dizaines de mètres au-dessus de notre maison. Nous sommes dans notre cuisine ensoleillée, à

déguster un café, à jouir de nos dernières secondes de paradis. Le rugissement de l'avion jette sa malédiction. Puis, alors que le hurlement et le tonnerre de l'avion s'étouffent dans un mystère momentané, il y a un bruit sourd et distant. Quelques secondes seulement s'écoulent, avant que le père de ma femme ne nous appelle de Londres, chaleureux, avec une petite suggestion : « Nous devrions peut-être regarder la télé... Un avion vient de s'écraser sur... » Nous montons dans l'escalier à toute allure vers la chambre de notre fils. Par la lucarne, nous voyons la tour victime baignée dans les flammes, les cendres de la crémation jaillissant déjà de sa blessure. Sachant que notre fils se trouve juste en face, nous descendons en courant, attrapons nos vélos et filons comme le vent vers un point stratégique sur la piste cyclable de l'Hudson, notre parcours de footing quotidien, d'où l'on peut voir l'extrémité nord de son école. Elle n'a pas été touchée, elle est intacte, sauvée. Des milliers d'employés de bureau marchent vers nous, évacués des Tours, du Centre Financier Mondial, de la Battery Park City, de ce *quartier d'enfer*¹. Nous décidons qu'il serait bien trop égoïste de forcer le passage avec nos vélos contre cette marée de survivants qui monte vers le nord. Nous nous disons : « Notre enfant va bien. » Nous nous déplaçons vers le bord extérieur de l'appartement numéro 40, bien avancé sur l'Hudson, pour que notre vue sur le lycée Stuyvesant soit encore meilleure. Maintenant, nous découvrons que l'autre tour brûle aussi. Un vieil homme qui prenait un bain de soleil m'interpelle. « Vous savez ce qui se passe ? Je m'étais endormi. » Je pense immédiatement que les Tours ont été attaquées par des terroristes et je le lui dis. « Saddam Hussein », répond-il sans hésiter. Je lui confie : « Mon fils est dans cette école », montrant le sud du fleuve vers Stuyvesant. « Stuyvesant », note-t-il. « Difficile d'y entrer. Ce doit être un gosse intelligent. » « C'est vrai. Il est gentil aussi », je lui réponds, ce qui me frappe, comme si d'une étrange manière je lui disais que mon fils est une partie de moi-même, un os de taille au centre de ma colonne vertébrale.

Carillon.

Ma femme reste silencieuse pendant tout mon banal bavardage avec l'homme qui bronze.

Son visage est marqué de larmes. Je sais qu'elle pense à sa mère qui est morte. Je prends sa main. « Rentrons à la maison. »

1. En français dans le texte (N. D. T.).

UN AMOUR DE MÈRE

(A Mother's Love)

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Nathalie Guillon

*« Au lieu d'entrer dans un millénaire de paix,
le monde est maintenant, et de multiples façons, un endroit
encore bien plus dangereux. Les plus grandes facilités
de voyage et de communication n'induisent ni une plus
grande compréhension ni un respect mutuel.
La guerre peut parfois être un mal nécessaire. Mais peu importe
sa nécessité, c'est toujours un mal, jamais un bien.
Nous n'apprendrons pas à vivre ensemble dans la paix
en tuant les enfants des autres. »*

Président Jimmy Carter,
en recevant le prix Nobel de la paix en décembre 2002.

PERSONNAGES

BASHIR, *palestinien, la quarantaine*

SHARMI, *sa femme, palestinienne, la quarantaine*

ISMAIL, *leur fils, palestinien, la vingtaine*

CHRIS, *afro-américaine, la vingtaine*

MARTHA, *américaine, blanche, la trentaine*

ELLEN, *américaine, blanche, la trentaine*

L'ÉPOQUE

Aujourd'hui.

LE LIEU

La maison carrelée de blanc des Al-Nasahabi, dans le secteur palestinien de Gaza.

Une maison dans le secteur palestinien de Gaza. Une pièce carrelée de blanc et deux ventilateurs au plafond, qui tournent lentement.

Poursuite resserrée sur Bashir Al-Nasahabi, un Palestinien mince, beau, yeux sombres, la quarantaine.

BASHIR.— On pourrait traduire l'expression « kamikaze » en arabe, mais très peu d'Arabes comprendraient ce que ça signifie. (*un temps*) Parlez-nous de « shaheed » ou de martyr, ça, nous le comprenons.

Poursuite centre avant-scène, sur Sharmi, la quarantaine, et son fils Ismail, la vingtaine. Sharmi est entièrement couverte, à part les mains.

Ismail se tient droit, presque nu, tandis que sa mère le baigne et l'habille. Durant toute la scène, elle continuera à laver et habiller Ismail. Bashir aidera dans les derniers détails de l'habillement d'Ismail.

BASHIR.— Ismail est notre second fils. Notre premier fils, Rachid, est né dix ans avant Ismail. Nous avons prié pour l'arrivée d'Ismail pendant dix ans. Puis il nous a rejoints.

SHARMI.— Dieu est grand !

BASHIR.— Dieu est grand !

ISMAIL.— Dieu est grand !

BASHIR.— Rachid avait vingt-trois ans quand il est devenu martyr. Il était le premier de la famille à se battre avec le Hamas. J'étais sceptique quand il m'a dit ce qu'il faisait. Je craignais que nous ayons des problèmes avec les Israéliens, je craignais qu'ils s'en prennent à mon magasin. Je vends du verre et des carreaux aux maçons arabes et juifs. Rachid a été très fort avec nous. Il nous a obligés à l'écouter.

SHARMI.— J'étais très heureuse quand je l'ai su. C'est quelque chose, d'être un martyr ! Très peu de gens peuvent le faire. J'ai prié pour remercier Dieu. Dans le Coran, on dit qu'un martyr ne meurt pas. Je sais que mon fils est près de moi. C'est notre croyance.

Poursuite sur Ellen, une mère de Brooklyn.

ELLEN.— Je m'appelle Ellen Goldhirsch et je vis à Sheepshead, Brooklyn, New York, États-Unis d'Amérique. Envoyer son propre fils à la mort, c'est quelque chose d'impensable pour moi. Je préférerais attacher la bombe sur moi-même ou sur mon mari. À quoi peuvent bien penser ces gens ? Ils se disent religieux, mais ne lisent-ils pas leur propre bible ?

Croyez-vous que leur bible dise : « Faites exploser vos enfants quand vous voudrez plus de terre ? » Laissez-moi cinq minutes avec Yasser Arrafat et Oussama Ben Laden. J'épargnerai beaucoup d'ennuis au monde.

BASHIR.– Quand Rachid est devenu martyr, beaucoup de gens de notre communauté sont venus nous féliciter. Pas seulement nos voisins, mais aussi des gens de bien plus loin. De bonnes personnes. Des familles. Je sais qu'ils étaient heureux pour nous, mais je sais aussi qu'ils nous enviaient.

SHARMI.– Être un martyr, c'est quelque chose ! Très peu de gens peuvent le faire. J'ai prié pour remercier Dieu. Il est écrit dans le Coran qu'un martyr ne meurt pas. Je sais que mon fils est près de moi. C'est notre croyance.

BASHIR.– Rachid a détruit un bâtiment juif important.

SHARMI.– Et il a tué quatre juifs.

BASHIR.– L'un d'entre nous pour un immeuble et quatre juifs.

SHARMI.– Dieu est grand !

BASHIR.– Dieu est grand !

ISMAIL.– Dieu est grand !

BASHIR.– Le Hamas est bon pour nous. Ils nous ont donné nos meubles et nos tapis.

SHARMI.– Mes bracelets et mes bagues.

BASHIR.– Ils ont trouvé cet appartement pour nous. On a chacun notre chambre.

SHARMI.– Dieu est grand !

BASHIR.– Dieu est grand !

ISMAIL.– Le Hamas est grand !

Poursuite sur Chris une jeune étudiante de troisième cycle, afro-américaine, branchée.

CHRIS.– Je m'appelle Chris Noël, je sais, j'ai un nom complètement saisonnier. Ben ouais, j'ai pas choisi. J'étudie le terrorisme en troisième cycle à l'université du Montana. Mon mari, mon fils et moi sommes tous nés ici, à Missoula. Je suis en train de rédiger ma thèse : le problème des

martyrs kamikazes de nos jours, qui, d'après ce que nous savons, a probablement commencé pendant la guerre Irak/Iran. L'Irak avait posé des mines mortelles partout et les troupes iraniennes tombaient comme des mouches. Mourir en marchant sur une mine est à peu près la pire mort que l'on puisse imaginer. L'explosion vous déchire en deux, de bas en haut. L'Iran a recruté environ dix mille adolescents iraniens pour marcher dans les champs de mines et servir de démineurs humains. Chacun des jeunes reçut des clés, qu'il portait autour du cou. On leur disait que ces clés ouvraient les portes du paradis.

BASHIR.– Parmi les quatre juifs que Rachid a tués, il y avait deux sergents de l'armée israélienne.

SHARMI.– Dieu est grand !

BASHIR.– Dieu est grand !

ISMAIL.– J'étais si heureux d'être choisi. Je savais qu'ils cherchaient un garçon pour ce travail. Dans mon école, sept d'entre nous ont demandé à être recrutés. J'ai été choisi et les autres garçons m'ont jalosé. Mon meilleur ami a été recalé, mais il est heureux pour moi. Je le sais. Il m'a dit qu'il me rejoindrait au paradis avant l'été.

Poursuite sur Martha, une Américaine élégante (blanche), mère de famille.

MARTHA.– Je suis Martha Huntington et je vis à Boston, dans Pinkney Street. Divorcée, mère célibataire, deux fils. (*un temps*) Mes deux fils ont rejoint les réservistes au lycée pour obtenir une bourse d'étude. Ils ont tous deux été appelés il y a six semaines et en ce moment ils sont en train de se battre en Irak. (*un temps*) Franchement, quelle est la différence entre attacher une bombe sur son fils et laisser George Bush envoyer votre fils à la guerre dans un endroit paumé dont on se fiche – se battre pour quoi ?... Pour l'avenir du pétrole de la famille Bush ? Je présume que les chances de survie sont plus grandes dans la guerre du côté de Bush, mais pas tant que ça, pas vraiment. Et la mère palestinienne pense au moins avoir le contrôle de la mort de son enfant. Elle est la mère à sa naissance et elle est la mère à sa mort. Elle est la première et la dernière à le voir respirer. Je présume qu'elle doit y trouver du réconfort.

ISMAIL.– Mon frère Rachid a détruit un important bâtiment juif. Et il a tué quatre juifs.

SHARMI.– Dieu est grand !